

Compte- rendu, critique, concert. Marseille, salle Musicatreize, le 31 mars 2017. Mars en baroque, Antignani..., concert de clôture.

Compte- rendu, critique, concert. Marseille, salle Musicatreize, le 31 mars 2017. Mars en baroque, concert de clôture. La salle Musicatreize, 53, Rue Grignan, où niche désormais également Concerto soave, est ce lieu privilégié pour le mélomane où, dans la chaleur amicale, on peut goûter, dans des interprétations d'une rare exigence, un bel éventail musical, de la musique ancienne à des créations contemporaines, en passant par le Baroque.

**ÉCLECTIQUE MUSIQUE / in van
sospiro**

C'est d'ailleurs là que Mars en Baroque, émanation de Concerto soave, avait son point d'orgue, le dernier concert de son mois, le 31 mars, In van sospiro..., qui scellait l'harmonieuse collaboration de cet ensemble avec Musicatreize, un



symbolique double programme, d'abord des madrigaux du VI^e livre de Gesualdo et une mise en miroir moderne, leur double, dans une création contemporaine de **Luca Antignani**, une première mondiale, *Il canto della tenebra*. Le vénéneux **Carlo Gesualdo (1566-1613)**, aux portes du Baroque apporte à la musique de son temps, si inventive déjà, si expérimentale, une rare liberté : semée de dissonances, de chromatismes expressifs, elle sonne comme une lointaine anticipation de la nôtre. Comme le Baroque lui-même, ainsi que j'ai tenté de le montrer dans un ouvrage, elle une archéologie de notre modernité.

Sous la direction précise, de Roland Hayrabédian, liberté dans la rigueur, les chanteurs de Musicatreize, a cappella, en firent une évidente et audible démonstration virtuose, nous promenant dans la rhétorique amoureuse fleurie de ces madrigaux, hérissée d'épines, de pièges harmoniques délicieusement cruels.

Musicatreize/Roland Hayrabédian
Kaoli Isshiki, soprano
Marie-George Monet, Sarah Breton, mezzo sopranos
Xavier De Lignerolles, ténor

Patrice Balter, Jean-Manuel Candenot, basses
Roland Hayrabedian, direction

Il canto della tenebra

La seconde partie était la commande de Musicatreize au jeune compositeur italien Luca Antignani présent dans la salle, qui éclaira son hommage au ténébreux Gesualdo, en quelques mots simples au public. Il appartenait à Concerto soave, dirigé du clavecin par Jean Marc Aymes, d'en assurer la création. Ce reflet d'aujourd'hui des madrigaux d'hier reposait sur la mise en musique d'un poème des Canti Orfici 'Chants Orphiques' (1906-1912) de Dino Campana (1885-1932), poète maudit, marginal original, sombrant dans la folie comme son illustre compatriote le Tasse, contemporain de Gesualdo, tellement prisé par les compositeurs baroques. Choix significatif d'un poète à cheval sur deux siècles, entre symbolisme et modernité, comme le sombre neurasthénique Gesualdo entre les XVIe et XVIIe, entre polyphonie renaissance et baroque nouveau, entre deux mondes, raison et folie, deux créateurs singuliers, dans leur domaine respectif, deux génies malades. Naturellement attaché à la sonorité des mots, apparemment plus au signifiant qu'au signifié, le jeune compositeur nous offrait pourtant un délicat paysage sonore, frémissant de cordes sur le ruissellement du clavecin en fraîches vaguelettes, en doux remous ombreux de cordes frottées, ondes, ondulations s'éloignant, un frisson d'eau sur de la mousse, tapis feutré à la polyphonie raffinée des voix traitées dans un ambitus naturel, en dégradés de forte et piano. Une jolie réussite.

Concerto Soave/Jean Marc Aymes

Alessandro Ciccolini, Patrizio Focardi, violons

Sylvie Moquet, Mathilde Vialle, Christine Plubeau, violes de gambe

Jean-Marc Aymes, orgue, clavecin et direction

Coproduction Musicatreize/Concerto Soave

Compte-rendu, critique, opéra. TOULON, Opéra, le 9 avril 2017. MOZART : L'Enlèvement au Sérail. Jurjen Hempel / Tom Ryser.

Compte-rendu, critique, opéra. TOULON, Opéra, le 9 avril 2017.

MOZART : L'Enlèvement au Sérail. Jurjen Hempel / Tom Ryser.

Éternellement jeune, la musique de Mozart ne semble jamais mieux sonner que servie par des jeunes, et cette production, d'une juvénile fraîcheur, résonne encore à nos oreilles.

Turquerie. Les rapports entre l'Europe et la Turquie, qui nous occupent ou préoccupent encore aujourd'hui, ne sont pas d'hier. Dernière grande alerte ottomane, turque, en Europe, le siège de



Vienne en 1682 : heureuse conclusion au moins d'un conflit, nous lui devons les « viennoiseries », les croissants (de lune), délicieuses pâtisseries de la victoire autrichienne et chrétienne, de la Croix sur le Croissant islamique et, un siècle plus tard, passé le danger, l'Enlèvement au sérail de Mozart (1782). Son premier singspiel, mêlant chant et parole, musique savante et populaire ; le second et dernier, sa Flûte enchantée situe dans l'Égypte, turque encore de son temps, le temple de l'humanisme maçonnique.

EN (CHANTEURS)

L'Orient était en vogue au Siècle des Lumières depuis la fin du siècle pr  c  dent.   Venue d'une Espagne ayant chassé et pourchassé ses derniers maures et arrêté l'avancée turque en Méditerranée    L  pante en 1571, la mode orientale, à travers romans (Zaide, de Madame de La Fayette), avait eu un regain

d'actualité en France avec l'ambassade turque ratée à Versailles des envoyés de la Sublime Porte (1669) dont Louis XIV voulut se venger en commandant la turquerie de Molière/Lully, *Le Bourgeois gentilhomme* (1670). Cette comédie ballet et le *Bajazet* tragique de Racine (1672) traduisent et trahissent le sentiment ambivalent de l'Europe pour la Turquie : on voudrait en rire mais on en a peur, on voudrait l'intégrer et on la redoute. Un siècle après, vaincu ou contenu, le Turc, l'Oriental, peut devenir le sage symbole inverse de nos folies chez Montesquieu et ses *Lettres persanes*, Voltaire, ou bien l'image de la magnanimité dans *Les Indes galantes* de Rameau et dans Mozart et son *Égypte maçonnique* que Bonaparte mettra largement à la mode avec sa campagne (1798) et sa cohorte de savants, dont Champollion. Les *Orientales*, dramatiques, de Victor Hugo ne sont pas loin avec les déchirements du soulèvement anti-turc des Grecs. Mais, au XVIIIe siècle, la traduction par Antoine Gallant des *Mille et Une Nuits* (1704) avait mis à la mode un Orient sensuel et badin, alibi de l'érotisme libertin du *Sopha* de Crébillon (1742), des *Bijoux indiscrets* (1748) de Diderot, un peu plus édulcoré dans les opéras de Gluck *La finta schiava* (1744), *Les Pèlerins de la Mecque* (1764) qui deviendra sagement bourgeois chez Boieldieu et son *Calife de Bagdad* (1800) et carrément bouffe avec le Rossini du *Turc en Italie* et de l'*Italienne à Alger*. Fantômes et chimères d'un Orient, désorienté (perdre l'orient), qui ne fait plus peur à l'Europe triomphante.

Mozart avait déjà écrit la musique de scène de *Thamos, König of Aegypten* ('Thamos, roi d'Égypte', 1773) pour accompagner un drame d'inspiration maçonnique, un mélodrame à la mode du temps, avec passages déclamés sur la musique. Mozart avait aussi manifesté son intérêt pour cet Orient alors aux portes de l'Autriche avec une autre turquerie allemande inachevée, *Zaide* (ou *Das Serail*, 1779), fondée déjà sur une histoire de sérail similaire, avec un personnage appelé aussi Osmin, une basse comme dans *l'Enlèvement*, et il compose également *Le gelosie del Seraglio* ('les jalousies du sérail' 1772),

esquisse d'un ballet pour son opéra italien, situé dans la Rome antique Lucio Silla. L'Oca del Cairo ('L'Oie du Caire', 1783), est un opéra-bouffe d'inspiration encore orientale, inachevé.

L'œuvre

Die Entführung aus dem Serail / l'Enlèvement au sérail, de Mozart un opéra ou, plutôt, un Singspiel en trois actes de 1782, livret de Stephanie. Le Singspiel, 'Jeu chanté', est du théâtre musical joué et chanté en allemand. L'Espagne, depuis le début du XVIIe siècle, avait créé la zarzuela, alternant passages parlés et chantés, suivent les ballad operas anglais et l'opéra-comique français, pas forcément comique au sens de faire rire, mais avec ce mélange de lyrique et de « comique », c'est-à-dire relevant de la comédie, des comédiens. Carmen, rappelons-le, est un vrai opéra-comique, puisque les passages parlés sont très importants.

Origine à tiroirs, le livret allemand est tiré d'une pièce tirée d'un roman anglais inspiré de traditionnels récits espagnols de captifs sur des pirates barbaresques enlevant et faisant esclaves des chrétiens, les belles femmes étant réservées au sérail, au harem du seigneur. Ici, c'est un enlèvement contre le rapt : le maître et son valet, Belmonte, noble espagnol et Pedrillo, vont tenter d'enlever, d'arracher du sérail du pacha Sélim leurs deux amantes enlevées, respectivement Constance et Blonde, sa soubrette anglaise, malgré l'eunuque ogresque et grotesque, Osmin.

Réalisation et interprétation

Misère des temps ? Manque de moyens sans doute mais non d'imagination d'une mise en scène alerte et enjouée de **Tom Ryser**, qui, avec la complicité de **David Belugou** pour les décors, essentiellement des tentures, des panneaux peints de beaux motifs orientaux (faïences ou tissus) descendant des cintres et des lumières magiques, de conte des mille et une nuits hollywoodien, de Marc Delamézière, retrouve l'esprit presque enfantin du théâtre de tréteaux qui convient à

l'essence de l'œuvre. Juste une échelle en signe d'évasion. D'entrée, ce tissu bleu agité des deux côtés de la scène figure plaisamment et simplement la mer et ses vagues et un triangle de tissu à l'horizon est voile de navire de Belmonte arrivant ou des captifs partant à la fin. Au début, sur un écran défile un film muet, une belle jeune femme, heureuse, cheveux au vent, filmée d'un œil sûrement amoureux et la parenthèse se fermera à la fin sur l'idée et la caméra du Pacha magnanime filmant le départ des amants heureux comme il avait filmé son malheureux amour que l'on comprend maintenant.



Habilement, les toiles peintes ou panneaux, avec fluidité, dessinent, délimitent des espaces, muret, mur séparant les

lieux de l'action, place, palais, sérail, singularisant les héros solitaires, ombres et lumières, pénombre et mystères du sérail. Un défilé de femmes, cheveux dissimulés, suffit à en dire l'oppression de prisonnières du sérail ou d'une religion, hurlant comiquement à la vue d'un homme infiltré accidentellement, et la récupération de leur libre chevelure à la fin, rendue par le Pacha lui-même, qui les aura symboliquement enfermées en leur passant et boutonnant un chemisier uniforme, en dira la libération parallèle à celle des héros. Signe éclairant de ce beau symbole contemporain de nécessaire émancipation des femmes inscrit, sans tambour ni trompette autres que de cette « musique turque » plaisamment stylisée par Mozart, dans cette mise en scène modernisant intelligemment sans le tirer par les cheveux autres que ceux des dames, le propos et les costumes (**Jean-Michel Angays** et **Stéphane Laverne**) : les Turcs sont ici des guerriers contemporains, des sortes de talibans, petites coiffes de turban en tête, armés de mitraillettes et le Pacha en est le rigide et sombre chef, joué avec une rude grandeur par **Tom Ryser** lui-même, le metteur en scène. Sous la musique riante de Mozart et sous la souriante fable du texte affable, une sombre actualité : régression du statut des femmes, rapt, rançons, violence, guerre menace de tortures dont la dignité exaltée de l'héroïne, femme fidèle, saura se tirer. Mais rien d'insistant, rien contre la musique.

Servie de main de maître par Jurjen Hempel, baguette agile, jamais lourde, dynamique, tonique dès l'ouverture percutante, pulsation parfois haletante en ses tempi mais sans jamais mettre en danger les chanteurs, sachant manager les silences humoristiques de pas de loup de certains moments. **Le Chœur de l'Opéra de Toulon (Christophe Bernollin)** chante avec la conviction obligée des masses soumises la gloire d'un Selim pirate et oppresseur, qui la mériterait pourtant à la fin dans la grandeur de sa clémence et de sa générosité. Dans ce rôle ingrat, parlé, **Tom Ryser**, racé, déploie une belle élégance, une noblesse même dans sa raideur de chef militaire toujours armé, qui ne le rendrait pas indigne d'une héroïne, fidèle à

son amant, mais sensible aux marques d'amour que lui manifeste son geôlier : admiration réciproque et signe, peut-être, d'un amour moins conventionnel raté.

Pédrillo est plus incarné dans le jeu physique agile du ténor **Keith Bernard Stonum** que vocalement, avec un aigu un peu opaque, mais il est touchant et se tire bien d'un air héroïque rarement dévolu par la convention lyrique à un valet de comédie. Il fait couple avec l'accorte Blonde de **Jeanette Vecchione**, virevoltante, dont la voix de soprano léger, a un joli corps pulpeux, un aigu piquant colorant d'une touche picaresque un personnage joliment troussé en servante maîtresse, esclave faisant trembler le redoutable gardien du sérail, lui donnant une cinglante leçon de galanterie, prenant, avec le fusil, le pouvoir. Ce dernier, la tonitruante basse **Taras Konoshchenko**, accuse des graves profonds détimbrés dont on accusera certainement rhume ou allergie, si l'on déchiffre les quelques gestes désespérés du chanteur signalant discrètement sa coupable gorge. Mais il est le personnage, faisant même effet comique de sa difficulté comme étouffant de rage les sons difficiles étranglés. Sous le comique de la force brutale et fanatique vaincue et ses rêves sadiques de tortures, demeure malgré tout sa menace latente au poids de plomb.

Ni comique ni vraiment dramatique, le personnage de Belmonte est le ténor amoureux de convention qui annonce par son lyrisme élégiaque le Ferrando de *Così fan tutte* mais sans le déchirement de l'amour trahi, on n'aura ici que du traditionnel dépit amoureux entre les amants au pire moment de l'évasion. Le ténor **Oleksiy Palchykov** le représente avec une silhouette aussi juvénile que son timbre lumineux et raffiné, au phrasé élégant, à l'impeccable tenue de souffle qui déploie avec clarté le ruban des vocalises. Personnage le plus profond, noble, tragique, Konstanze a une palette de sentiments qui vont de la nostalgie du premier au désespoir du second, airs expressifs et poignants, di portamento, de tenue de souffle, à l'héroïsme échevelé de vocalises du troisième, « Marten alle Arten », où elle défie les menaces terribles du

Pacha, véritable air de concert précédé d'un long prélude orchestral où la voix, instrument virtuose, rivalisant avec les vents et même les trompettes, et en triomphant. Jeune, noble belle silhouette, **Aleksandra Kubas-Kruk**, voix de soie, aigus limpides et sûrs, se drape avec naturel dans l'étoffe du personnage, se coule, sans jamais sombrer, dans la folie de l'air concertant dont elle transcende la virtuosité par une expressivité émotive d'héroïne lumineuse qui, plus que plaidant pour la clémence du bourreau, semble aspirer avec jubilation au martyre au nom de la fidélité à sa foi : l'amour.

Venant d'horizons nationaux divers, U.S.A., Ukraine, Pologne, tous ces interprètes, jeunes, se fondent, pour notre bonheur, dans la musique sans frontière de Mozart.

Die Entführung aus dem Serail

Singspiel en trois actes, K 384 de Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)

Livret de Goettlieb Stephanie Jr, d'après Bretzner Création : Vienne, Burgtheater, 16 juillet 1782

Opéra de Toulon, le 9 avril 2017

Présentations à l'Opéra de Toulon : 7, 9, 11 avril 2017

Direction musicale : Jurjen Hempel ; Mise en scène : Tom Ryser. Décors : David Belugou. Costumes : Jean-Michel Angays et Stéphane Laverne. Lumières : Marc Delamézière. (collaboration de Marc-Antoine Vellutini)

Distribution :

Konstanze : Aleksandra Kubas-Kruk ; Blonde : Jeanette Vecchione ;

Belmonte : Oleksiy Palchykov ; Pedrillo : Keith Bernard Stonum ; Osmin : Taras Konoshchenko ; Pacha Selim (rôle parlé) : Tom Ryser.

Orchestre et chœur de l'Opéra de Toulon
Coproduction Opéra de Fribourg, Opéra de Lausanne, Opéra de Tours, Théâtre du Capitole de Toulouse.

Photos : Illustrations : © Frédéric Stéphan

Compte-rendu, concert. Paris, Oratoire du Louvre, le 10 mars 2017. Collegium de l'OJIF / MONTEVERDI. Christophe Dylis

Compte-rendu, concert.
Paris, Oratoire du Louvre,
le 10 mars 2017.
MONTEVERDI, ... Concert de
lancement de l'OJIF.
Christophe Dylis. Deux
jeunes formations
illustrent avec panache et
appétit, l'essor actuel des
talents musicaux, malgré le
manque de curiosité pour
les distinguer et les
programmer. Allons,
responsables des lieux



culturelles et des saisons musicales, l'OJIF incarne un projet plus que captivant : modèle. Pour parer à toutes les moroses prophéties de la crise et des sinistres augures de rigueur dans le monde culturel. En effet le contribuable français est sollicité pour un financement équitable des arts, cependant à cause d'un snobisme néfaste à la variété et la liberté de création et d'interprétation, l'offre visible demeure celle des ogres survitaminés en subventions et communication.

Les difficultés actuelles de la diffusion n'effraient pas, heureusement, des musiciens aussi enthousiastes que talentueux pour créer des collectifs en Île-de-France et favoriser des projets promis à demeurer et prendre la musique pour ce qu'elle est : une action collective.

ORCHESTRE DES JEUNES D'ÎLE DE FRANCE et son COLLEGIUM: LA MUSIQUE VIVANTE!

Lancée en 2016, l'ORCHESTRE DES JEUNES D'ÎLE DE FRANCE, réunit de formidables interprètes qui défient la morosité du monde musical pour interpréter le répertoire que certains veulent enfermer dans les « grandes formations ». Ce passionnant projet se bat pour attirer les soutiens qu'il mérite, tant la qualité de leurs réalisations mérite attention et admiration. Un an juste après sa fondation, le 10 mars 2017, l'OJIF s'aventurait dans un autre répertoire avec la fondation de son « Collegium baroque ». Cette formation réunit à la fois des spécialistes de la musique ancienne et des musiciens plutôt « modernes » pour permettre à la fois une émulation et une coopération formidable.

Le Collegium de l'OJIF est dirigé par Christophe Dily. Ce jeune chef à la direction claire et sensible, nous a offert une soirée aux couleurs chaudes et à la sensualité débordante,

à la fois dans des Monteverdi (« Hor che il Ciel e la terra » et Les Vespro della Beata Vergine) et des suites de musique Française aussi dansantes que rigoureusement rythmées dans la polychromie. Christophe Dilys ouvre le chemin aux instrumentistes avec l'énergie des vrais chefs et un langage précis qui ne manque jamais dans le style.

Musiciens et choristes, engagés dans des formations diverses, des chœurs et orchestres des Conservatoires aux ensembles spécialisés, montrent que la jeunesse qui s'engage dans la construction culturelle peut être aussi volontaire que les générations du passé, avec peut-être une passion beaucoup plus chevronnée et un savoir bien plus profond.

L'OJIF et son Collegium demeurent toutefois deux jeunes ensembles menés par l'incandescente flamme de la musique, nous faisons un appel aux programmeurs Franciliens, ces musiciens vous feront aimer la musique encore plus! Plus d'infos sur le site de l'OJIF

<http://ojif.fr/index.php/fr/>

Compte-rendu, concert.
Toulouse, Halle-aux-Grains,
le 18 avril 2017.
Dallapiccola. Liszt.

Moussorgski. Chamayou / Filarmonica Teatro Regio Torino /Nosedà

Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 18 avril 2017. Dallapiccola. Liszt. Moussorgski. Chamayou / Filarmonica Teatro Regio Torino /Nosedà. Dans le contexte international et surtout italien si complexe au niveau de la culture, il est sympathique d'accueillir en tournée un orchestre qui a été récemment créé: en 2003. Son répertoire est vaste; il défend avec régularité les compositions du XXème siècle. Mais il s'illustre également dans la fosse du Teatro Regio de Turin. Sous la direction enthousiaste de son chef, Gianandrea Nosedà, le Filarmonica Teatro Regio Torino acquiert peu à peu une solide réputation internationale.

Pour se présenter à Toulouse, il vient avec un ambassadeur de charme. Le pianiste toulousain Bertrand Chamayou est adoré du public local, et fait à chaque fois sensation. Il faut reconnaître que le deuxième Concerto de Liszt lui a permis de démontrer la solidité de sa technique qui semble avoir encore progressé. En complicité avec le chef, le pianiste français a trouvé un accord pour une version athlétique du Concerto. Il est permis de regretter le manque de poésie et de nuances mais il faut reconnaître que l'effet est absolument saisissant. Assumant sans complexe le côté « pompier » du thème hongrois, l'énergie dégagée par cette interprétation a comblé le public. Les passages lents plus paisibles n'ont pas été avares de démonstration des capacités techniques fabuleuses du jeune pianiste qui assume un jeu intensément musclé donc et plutôt dominateur.

Gianandrea Nosedà canalise très habilement son orchestre qui tient le choc face au fantastique piano symphonique de Chamayou. Dans les deux bis offerts au public, Bertrand Chamayou, encore plein de la puissance de son jeu lisztien, si

conquérant, s'il nuance habilement ne trouve pas le chant éperdu contenu dans les deux adaptations par Liszt de lieder de ses amis, Schubert et Mendelssohn. Mais quel virtuose !

En deuxième partie de programme, l'orchestre nous emporte dans la vaste promenade des Tableaux d'une exposition. La partition, si brillante dans l'orchestration sublime de Maurice Ravel, est bien connue des toulousains. C'était un pari risqué pour Gianandrea Nosedà.



La technique de l'orchestre est impressionnante et les couleurs sont belles à tous moments. La précision rythmique parfois horlogère, est cependant brouillée par la puissance sonore, quasi permanente, et l'humour qui lui, n'est pas présent. Nous dirons que la forme dévoile un orchestre qui a tous les atouts d'un grand symphonique mais il reste à acquérir le style musical précis pour chaque compositeur. La puissance est intéressante mais la retrouver tout au long du programme a nui à l'écoute.

En début de programme, les extraits symphoniques du ballet Marsia de Luigi Dallapiccola composé durant la deuxième guerre mondiale, ne trouvent pas le chemin du cœur. Le malaise ressenti lors du Prisonnier du même Dallapiccola, donné au Capitole en 2015 persiste, comme si le compositeur, habile certes, ne s'autorisait ni vrai lyrisme ni avant-gardisme assumé.

Au final, le spectaculaire Concerto de Liszt restera lui, dans le souvenir comme le meilleur moment du concert. Sans oublier le bis de l'orchestre qui révèle peut être sa véritable richesse dans le répertoire lyrique. L'émotion dégagée dans l'intermezzo de l'acte trois de Manon Lescaut de Puccini a été une belle surprise qui finit le concert en beauté.

Compte-rendu, concert. Toulouse, Halle-aux-Grains, le 18 avril 2017. Luigi Dallapiccola. Franz Liszt. Modeste Moussorgski. Bertrand Chamayou, piano. Filarmonica Teatro Regio Torino. Gianandrea Nosedà, direction. Illustration : Gianandrea Nosedà (DR).

Compte-rendu, opéra. TOURS, le 23 avril 2017. PUCCINI : TOSCA. Maria Katzarava. Benjamin Pionnier / Pier-Francesco Maestrini

Compte-rendu, opéra. TOURS, le 23 avril 2017. PUCCINI : TOSCA. Maria Katzarava. Benjamin Pionnier / Pier-Francesco Maestrini. Voilà une (nouvelle) production somptueuse et riche en décors et références pour chaque acte, au contexte de la Rome romantique de 1800 (à l'époque de la victoire napoléonienne de Marengo)- car une toile au devant de la scène permettant un décor sur toute la largeur, évoque tantôt la fuite de l'ancien préfet de la république de Rome alors déchu (Angelotti réduit à une ombre que l'on devine s'échapper) puis le portrait de femme (l'Attavanti) que Mario artiste républicain donc bonapartiste finit de peindre dans l'église Sant Andrea della Valle pour une sublime Madeleine au pied de la Croix... immédiatement la situation dramatique s'inscrit dans l'imaginaire du spectateur qui ne perd aucun enjeu ni aucun détail des éléments cités dans le livret. L'image fait une incursion intelligente dans le déploiement des tableaux. On se délecte ainsi de détails "oubliés", pourtant présents mais

moins signifiants ailleurs, à ce degré de réalisme. Aussitôt c'est le théâtre qui s'invite sur la scène lyrique d'autant que la pièce de Victorien Sardou a été magistralement adaptée à la scène par Puccini et ses librettistes (Luigi Illica et Giuseppe Giacosa). Voilà une production ô combien juste qui rétablit la place du jeu théâtral et de la force des tableaux visuels dans Tosca.

PUCCINI dramatique et lyrique. Grâce à une direction précise et particulièrement nuancée le temps dramatique fusionne avec le temps musical : la baguette de Benjamin Pionnier sait respirer et s'alanguir, autant dans le murmure que la déflagration ; le maestro sait installer de somptueuses atmosphères, des climats qui regorgent d'indices émotionnels mêlés, composant le plus vibrant et palpitant des chants orchestraux. La vision est claire et fluide, d'une rare élégance expressive avec pour chaque séquence, une atténuation recherchée de la couleur et du timbre qui au final approfondit l'intensité comme la justesse poétique de chaque épisode.

Pari réussi pour le chef et directeur de l'Opéra de Tours, Benjamin Pionnier, la nouvelle production de Tosca est aussi visuelle que psychologique

Une nouvelle Tosca au souffle symphonique

Ainsi l'acte I file comme une fresque cinématographique d'une remarquable acuité de ton : c'est un acte d'exposition où paraissent tout à tour, la jalousie maladive de Tosca sous son masque d'espièglerie amoureuse. Puis la figure sadique et manipulatrice du baron Scarpia, chez lequel pouvoir et emprise sexuelle se mêlent imperceptiblement. Le souffle du collectif (magistral aplomb du chœur final) comme le relief des tempéraments individuels se trouvent parfaitement articulés



grâce à une vision d'architecte : le chef veille aux équilibres entre chaque partie. **Dans le II, -acte de torture physique (sur Mario) et psychologique (la proie est ici Tosca)**, le chef exprime par la tenue d'un orchestre très maîtrisé, le cynisme à l'œuvre dont se délecte le bourreau Scarpia, et le renversement de situation ... quand l'ignoble prédateur s'abattant sur Tosca, reçoit le coup de couteau qu'il n'avait pas prévu et qui le précipite en enfer, en âme damnée... le tableau des deux bougeoirs au chevet du cadavre raidi a toujours un impact incroyable et montre combien ici quand l'opéra fusionne avec le théâtre, la musique est en capacité de sublimer une situation.

Sachant aussi calibrer chaque effet et accent dans le vaste maelstrom orchestral, **Benjamin Pionnier** saisit le raffinement de l'orchestration fabuleusement suggestive de Puccini comme

sa violence et sa fureur rentrée qui fait de Tosca, un opéra essentiellement symphonique. L'idée du Puccini contemporain alors, des derniers essais orchestraux du passionnant Richard Strauss, se précise et la direction tout en retenue et en acuité du chef a dévoilé combien cette Tosca de 1900 préparait déjà dans ses fureurs spectaculaires comme inscrites dans la psyché la plus ténue, les Salomé et Elektra à venir: ici et là, un orchestre somptueusement vénéneux, aux couleurs et rugosités fauves. Tout cela éclaire derrière et autour des protagonistes, le contexte sonore et historique qui assoit d'autant mieux le déroulement de l'action psychologique.

Telle vision active et subtile s'accomplit idéalement dans le fameux air de la cantatrice à genoux "***Vissi d'arte, vissi d'amore***", déchirante prière d'une femme toujours pieuse qui ne comprend pas que Dieu puisse lui infliger une telle souffrance... accordés au chant soliste, les couleurs et le format de l'orchestre sont superlatifs dans ce qui demeure le moment clé de l'action.

D'autant que la vraie vedette de la production aux côtés d'une fosse souveraine, reste le soprano puissant, clair, timbré, fabuleusement rond et charnel, comme clair et subtil de la mexicaine **Maria Katzarava**.



La formidable intensité du jeu, la brillance et la sincérité du style comme des intentions assurent à la chanteuse, une irrésistible séduction. Au I, elle est juvénile presque ingénue, quoique maladivement jalouse comme on a dit. Au II, la diva paraît grave et mûre, en robe de soirée, artiste accomplie, cantatrice dans l'histoire et sur la scène, mise en abyme hyperréaliste. C'est une autre femme qui paraît désormais, liée au drame tragique qui va l'emporter au III. Ce changement crédible dans l'incarnation, cette progression qui traverse et cristallise

chacune des étapes de la tragédie (ici les 3 protagonistes trouvent la mort au terme des 3 actes) affirment une chanteuse et une actrice très attachante.

A ses côtés, **le Mario Cavaradossi de Angelo Villari**, s'il n'offre pas pareille palette de nuances émotionnelles, conserve de bout en bout, cette ardeur tranchante, fureur au poing, dévoilant le révolutionnaire, prêt à en découdre, malgré la douleur que lui inflige la scène de torture du II. Assez lisse, et gris, **le Scarpia de Valdis Jansons gagne une épaisseur barbare au II** : la figure démoniaque gagne une présence manifeste à mesure qu'elle s'impose à Tosca, auteur d'un chantage monstrueux. Parmi les comprimari, - rôles secondaires, le Sacristain de **Francis Dudziak** relève les défis du seul rôle comique – pleutre et superstitieux, dans une arène incandescente. On distinguera tout autant l'impeccable tenue des **Choeurs maison**, préparé par **Alexandre Herviant**. Superbe nouvelle production qui saisit par l'intelligence de sa vision orchestrale.

Compte-rendu, opéra. TOURS, le 23 avril 2017. PUCCINI : TOSCA. Maria Katzarava. Benjamin Pionnier / Pier-Francesco Maestrini. [Encore à l'affiche de l'Opéra de Tours, les mardi 25 puis jeudi 27 avril 2017, 20h.](#)

CD annonce. BO du film « Alien : Covenant » de Ridley Scott (musique de Jed Kurzel, 1 cd Milan music, à paraître en mai 2017)

CD annonce. BO du film « Alien : Covenant » de Ridley Scott (musique de Jed Kurzel, 1 cd Milan music, à paraître en mai 2017). Label de Max Richter (son dernier album « *Max Richter's out of the dark room* » est paru en avril 2017), Milan music édite la bande originale du prochain volet de la saga cinématographique ALIEN. Les dents les mieux acérées de



l'espace sont ainsi de retour. Parce qu'il n'a jamais existé une atmosphère aussi anxiogène à l'écran que le premier film originel, renouvelant totalement l'écriture de la science fiction et du fantastique au cinéma, CLASSIQUENEWS fera paraître sa critique complète de l'album du nouveau volet d'Alien, signé Ridley Scott, comme le dernier (excellent), « Prometheus » (2012). Le 6^e épisode de la saga Alien, « ALIEN : COVENANT », sort en mai 2017. Le film regroupe les acteurs Michael Fassbender et Katherine Waterston, piégés au bout du cosmos, sur une planète illusoire qu'ils pensaient être paradisiaque.



La musique originale de « *Alien : Covenant* » a été composée par le jeune australien Jed Kurzel (Mister Babadook, Macbeth), – leader du groupe The Mess Hall. Librement inspiré par la bande originale du premier Alien (par Jerry Goldsmith), le travail de Kurzel, entre angoisse et mystère, joue un rôle majeur dans l’ambiance sonore et psychologique du film. Les premières écoutes au sein de la Rédaction de CLASSIQUENEWS ont suscité un enthousiasme unanime : la musique du film est l’une des meilleures jamais composées pour orchestre dans le genre « onirique terrifique ». Coup de coeur de CLASSIQUENEWS, donc CLIC de classiquenews de mai 2017.





CD, annonce. Prochaine critique de la bande originale du film ALIEN COVENANT sur classiquenews, dans [le mag cd dvd livres](#), le 5 mai 2017, date de la parution du cd. Le film lui est annoncé le 19 mai 2017 sur les grands écrans.

Monteverdi en son jardin à Bar-le-Duc, 12,13,14 mai 2017

FESTIVAL MUSIQUES EN NOS MURS, 12,13,14 mai 2017. BAR-LE-DUC (55 / Meuse, LORRAINE) a son nouveau festival. Un cycle musical qui accorde idéalement riche patrimoine de la ville Renaissance et concerts intimiste dont la conception et l'accessibilité ont été conçus pour favoriser proximité et très large public... Musiques en nos murs s'inscrit à présent comme l'événement incontournable à BAR-LE-DUC.

Entretien avec son directeur artistique, **Benoît Damant** : présentation des sites emblématiques, temps forts et spécificités qui rythment un festival conçu comme un parcours enchanté. [LIRE notre présentation du Festival Musiques en nos murs à Bar-Le-Duc \(55\), temps forts, enjeux, ligne artistique spécifique entre patrimoine et programmes musicaux présentés...](#)



Comment se déroule le festival à BAR LE DUC ?

Bar-le-Duc est une ville au riche patrimoine architectural où la ville-haute est un secteur sauvegardé dont une grande partie des maisons et hôtels particuliers construits en pierre de taille sont des XVIe, XVIIe ou XVIIIe siècles. Notre festival souhaite faire vivre et faire découvrir ce patrimoine

en investissant plusieurs lieux rarement voire jamais ouverts au public.

L'une de nos caractéristiques, est ce que nous avons appelé les Écoutes-intimes du samedi après-midi (13 mai 2017) ; pendant lesquels des petits groupes d'une vingtaine de personnes se déplacent au grès de 6 concerts et expositions, dans des lieux privés, maisons ou jardins, dont les propriétaires nous ouvrent les portes. L'après-midi se termine dans un septième lieu, un hôtel particulier, autour d'un verre pour un échange entre public et artistes.



Pour les trois grands concerts, nous investissons **l'église Saint-Etienne** qui date de la fin du XVe et du XVIe siècle. Parmi les œuvres les plus marquantes de cet édifice figurent le fameux « Transi » de Ligier Richier, sculpteur dont le 450ème anniversaire de la mort (inscrit aux commémorations nationales) coïncide avec celui de la naissance de Claudio Monteverdi. Du même artiste, un impressionnant Christ et les deux larrons constitue un prestigieux fond de scène à nos Grands concerts.

Pour le nocturne du vendredi soir (12 mai 2017), **l'église Saint-Louis**, qui est aujourd'hui essentiellement une salle d'exposition résonnera au son du cornet à bouquin.

Le nocturne du samedi (13 Mai 2017) sera consacré à Salomone Rossi, et ses psaumes en hébreux en particulier, et aura lieu à la synagogue qui n'est plus ouverte que pour les journées du patrimoine.

Nous avons une politique tarifaire très raisonnable pour ouvrir les concerts au plus grand nombre. **Deux systèmes de PASS** permettent d'entendre 3 ou 5 concerts, et un bon nombre de festivalier a déjà pris l'habitude de réserver pour les 5 concerts d'emblée.

Pendant 3 jours, Bar-le-Duc se met ainsi à l'heure italienne

avec l'aide de certains commerçants. Les festivaliers pourront en profiter pour découvrir l'hôtel des postes Art déco, et ses vitraux de Jean Grüber, ou encore deux églises... Saint-Antoine, du XIVE siècle et ses fresques des XIV et XVe siècles ou Notre-Dame, son très beau Christ en croix du XVIe siècle Sans omettre la Vierge aux litanies attribuée à Jean Croq. Ils pourront également déambuler dans la rue du Bourg et admirer les plus prestigieux hôtels particuliers Renaissance de la ville ; comme déguster la spécialité de Bar-le-Duc, la confiture de groseille épépinée à la plume d'oie, appréciée aussi bien de Marie Stuart (dont la mère est née à Bar-le-Duc) que d'Alfred Hitchcock.

Le Musée barrois est situé dans ce qui reste du château des ducs de Bar et ses très belles collections y dialoguent avec l'architecture ; ainsi un bel Orphée de Nicolas de Bar, peintre natif de la ville ayant fait toute sa carrière à Rome, est acquisition récente qui résonne si bien avec Monteverdi (fêté par notre édition 2017). L'an dernier, nous avons donné un concert dans cette salle.

Quels sont les critères artistiques qui assurent à la programmation sa cohérence et sa singularité ?

La singularité de Musiques en nos murs est la proximité avec les artistes à plusieurs moments clés de notre programmation. En particulier pendant les Ecoutes-intimes évoquées plus haut, mais aussi les deux Nocturnes de 22h30 qui sont donnés devant un public restreint (une centaine de personnes maximum). Une audience limitée et une ambiance singulière due à l'heure tardive confèrent à ces moments une grâce particulière. Le principe habituel de Musiques en nos murs, c'est de

consacrer un jour à la musique médiévale, un jour à la Renaissance et un jour au Baroque, parce que la ville permet le dialogue avec ses périodes. Mais dès le lendemain de notre première édition qui a eu lieu l'an passé, j'ai travaillé sur la programmation 2017. Il m'est vite apparu qu'en cette année Monteverdi, nous avons matière à de très beaux programmes autour de ce maître au génie protéiforme. Nous avons en particulier la possibilité de montrer et de faire entendre le passage de la Renaissance au Baroque, dans cette période si passionnante de 1560 à 1640 environ où tout bascule.

Nous étions déjà convenus de mettre en valeur la synagogue, aussi un programme autour des psaumes de Salomone Rossi a rapidement semblé incontournable. Il nous semblait également important de faire entendre des madrigaux et de la musique sacrée.



Quels sont les 3/4 temps forts de l'édition 2017 ?

Pour nos trois grands concerts, nous avons trois créations de programmes.

Le samedi soir, **l'Ensemble Cronexos** et la superbe soprano Barbara Kusa donneront un programme pour soprano solo et basse continue autour de Monteverdi et de son temps dans lequel on pourra entendre à côté de pièces instrumentales de Frescobaldi, le Stabat Mater de Giovanni F. Sances et le Salve O regina ou le Pianto della madone de Monteverdi.

Le dimanche, **la Maîtrise de la cathédrale de Metz** dirigée par Christophe Bergossi s'associe à l'Achéron de François Joubert-Caillet pour un programme qui illustre le passage de la Renaissance au Baroque dans l'œuvre phare d'un Monteverdi devenu révérend : la Selva morale e spirituale (Forêt morale et spirituelle). On s'y perdra avec bonheur.

Le festival aura été lancé le vendredi soir par **l'Ensemble Enthéos que je dirige**, dans un programme présentant l'évolution du madrigal, de sa création sous les plumes de Verdelot et Arcadelt jusqu'à l'explosion du genre avec Monteverdi. Les œuvres de ce dernier constituent un peu plus de la moitié du programme. C'est une histoire subjective bien sûr dans laquelle je montre une filiation entre 5 générations de compositeurs. C'est aussi l'occasion de creuser la littérature madrigalesque puisque parmi les auteurs des textes, on rencontrera les incontournables Petrarque, Guarini, Le Tasse, mais également les plus rares Machiavel ou Michel-Ange. On pourra entendre dans ce programme les célèbres Hor che'l ciel e la terra, le Lamento della ninfa; le Combattimento di Tancredi e Clorinda de Monteverdi, mais aussi de véritables pépites signées Arcadelt, Willaert, de Rore, de Wert, Guesualdo...

Quelle est l'expérience que vit le festivalier à chaque édition ?

Nous mettons souvent en avant dans notre communication « Dialogue des musiques anciennes et du patrimoine ». Ce n'est pas qu'une formule. C'est la réalité qui s'offre à tout visiteur de Bar-Le-Duc. D'abord parce que le festival est porté par une association qui travaille sur le patrimoine et qui veut le faire vivre, c'est-à-dire le restaurer et le mettre en valeur. Ensuite parce que cette association est constituée de passionnés qui ont à cœur de faire découvrir leur ville et qui se démènent pour que ces concerts se fassent dans l'ambiance la plus chaleureuse possible. Le festivalier est ainsi réellement invité à une immersion dans la musique qui dialogue avec la pierre, lui répond, lui fait écho.

Les impressions et témoignages qui reviennent le plus souvent de la part des festivaliers sont : « aller de surprise en surprise », « se laisser aller au fil d'une programmation hors des sentiers battus et rebattus, alliant exigence et accessibilité artistique et financière », « découvrir des interprètes rares dont on découvre le travail », « l'alliance des musiques, des références historiques et du cadre patrimonial qui leur font écho ».

Propos recueillis par Alexandre Pham, en avril 2017.

CONSULTER le programme 2017 et LIRE notre présentation du festival MUSIQUES EN NOS MURS à Bar-Le-Duc.

Musiques
en nos
Murs

2^{ème} édition
Patrimoines et musiques
anciennes dans la cité
des ducs de Bar

Du 12 au 14 mai 2017

CONCERTS, NOCTURNES, EXPOSITIONS, CONFÉRENCES...

Monteverdi en son jardin

Bar-le-Duc (55)
<http://musiques-en-nos-murs.blogspot.fr/>
06 41 78 32 80

Béziers, Th. Sortie OUEST, intégrale Bartok par les Diotima, les 28 et 29 avril 2017

BEZIERS, [Théâtre sortie Ouest](#), les 28 et 29 avril 2017.
Intégrale Bartok / Quatuor Diotima. Concerts, rencontres,
lectures : l'intégrale des six Quatuors du compositeur
hongrois Béla Bartok par le Quatuor Diotima est l'un des temps
forts de la saison musicale à Béziers, en particulier du
Théâtre Sortie Ouest qui en accueille la réalisation.

CYCLE ESSENTIEL DU XXème siècle. Composé à partir de 1910, et
pendant la première moitié du siècle, les 6 Quatuors de Bartok
offrent en résonance de leur modernité spécifique un
formidable panorama de l'histoire musicale et politique du XX^e
siècle. **Jouer sur deux jours, les 28 et 29 avril 2017, les 6
Quatuors** restent une performance que **le Quatuor Diotima** relève
avec un engagement prometteur tant l'écriture de Bartok exige
sur le mode chambriste et murmuré mais d'une captivante
activité intérieure, écoute collective, profondeur, finesse
poétique, précision et synchronisation allusive des gestes
accordés.



Fondé en 1996, le Quatuor Diotima a vingt ans. Le groupe des quatre instrumentistes cultive depuis ses débuts une sonorité intense et incisive, une écoute particulièrement active dans les œuvres modernes et en création. Bartok est un auteur qui convient idéalement à la sensibilité du Quatuor Diotima, car les auteurs du XX^{ème} sont depuis longtemps leur répertoire de prédilection et donc celui qui leur est le plus familier (avec Bartok, Ravel, Debussy, Janacek constitue un terreau exploré à plusieurs reprises). C'est une base de recherche et d'approfondissement pour une activité qui s'est aussi beaucoup tourné vers l'écriture contemporaine et la création. Le Quatuor Diotima est le partenaire privilégié de nombreux compositeurs majeurs tels que Helmut Lachenmann, Brian Ferneyhough, Toshio Hosokawa et il commande régulièrement de nouvelles pièces à des compositeurs de tous les horizons parmi lesquels Tristan Murail, Alberto Posadas, Gérard Pesson, Rebecca Sanders ou encore Pascal Dusapin.

6 CHEFS D'OEUVRE DU GENRE... Les 6 Quatuors de **Bela Bartok** sont un monument incontournable dans l'histoire de la musique au XX^{ème} siècle, d'un apport capital même dans la littérature du quatuor moderne. Rien d'équivalent à leur prodigieuse unité et cohérence mais aussi à leur flamboyante invention qui récapitule les différentes vagues esthétiques à l'époque de Bartok. Synthèse post romantique dans le premier Quatuor de 1910.



Expressionnisme du Second (1918) dont témoigne l'intensité typiquement bartokienne de son Scherzo axial. Audace et concentration expérimental du Troisième (1927). Clarté et mouvement architectural du Quatrième (1929) dont la forme en arche, disposition concentrique de des 5 mouvements. Tonalisme lumineux du Cinquième (1935), triomphant mais contrastant nettement avec la rupture foudroyante du Sixième (1941).

Toujours Bartok recompose les structures, imagine des combinaisons et des enchaînements, façonne des séquences inédites comme simultanément Webern et Varèse cherchent aussi un renouvellement fondamental du langage, quitte à refondre l'idée même de développement formel. Cette exigence se retrouve aussi chez Sibelius mais la régénération de l'écriture chez Bartok passe par une inspiration nouvelle qui puise sa nourriture principale auprès des motifs populaires que le compositeur a décidé de collecter scientifiquement avec la complicité de Kodaly. Ainsi se réalise dans la forge musicale et matricielle d'un Bartok particulièrement créatif, la fusion idéale du savant dans la lignée de Beethoven, et du populaire comme Brahms et Schubert avaient su le réussir avant lui. Mais comme Sibelius, Bartok ajoute une vigilance constante sur la forme, exigence et défis permanents qui en font l'un des architectes de la modernité parmi les plus productifs alors et les plus originaux. Un Septième Quatuor était en projet mais le compositeur n'eut ni le temps ni la santé pour mener à bien son intention. Ainsi le Sixième

Quatuor est l'un des ouvrages chambristes les plus impressionnants qui soient. Un défi d'autant plus spectaculaire qu'il exige des interprètes, une implication totale et continue, ce dans le prolongement des cinq précédents tout aussi difficiles.

Intégrale des QUATUORS DE BARTOK 6 Quatuors par le Quatuor DIOTIMA

Vendredi 28 avril et samedi 29 avril 2017
BEZIERS, Théâtre sortie Ouest

Vendredi 28 avril à 21h

Quatuor à cordes n°1 en la mineur

Quatuor à cordes n°3 en do dièse mineur Sz. 85

Quatuor à cordes n°5 en si bémol Sz. 102

Samedi 29 avril à 21h

Quatuor à cordes n°2 en la mineur

Quatuor à cordes n°4 en ut majeur

Quatuor à cordes n°6 en ré majeur Sz. 114

Samedi 29 avril à 11h: Salon de musique
Les quatuors de Bartók, une histoire du XXème siècle

RÉSERVEZ VOTRE PLACE

<https://www.sortieouest.fr>



Page billetterie en ligne,
dédiée à l'intégrale des 6 Quatuors de Bela
Bartok

par le Quatuor DIOTIMA

<https://www.billetterie-legie.com/sortieouest/index.php>

Quatuor Diotima

Yun Peng Zhao et Constance Ronzatti, violons
Franck Chevalier, alto
Pierre Morlet, violoncelle

Programme : Intégrale des six quatuors à cordes
de Béla Bartók (1881-1945)

Vendredi 28 avril à 21h
Quatuor à cordes n°1 en la mineur
Quatuor à cordes n°3 en do dièse mineur Sz. 85

Quatuor à cordes n°5 en si bémol Sz. 102

Samedi 29 avril à 21h

Quatuor à cordes n°2 en la mineur

Quatuor à cordes n°4 en ut majeur

Quatuor à cordes n°6 en ré majeur Sz. 114

Samedi 29 avril à 11h: Salon de musique

Les quatuors de Bartók, une histoire du XXème siècle

Concert programmé dans le cadre de La Belle Saison

La Belle Saison est soutenue par La Sacem, l'Adami et la Spedidam

site Internet : www.la-belle-saison.com

Théâtre sortieOuest

Domaine départemental de Bayssan

Scène conventionnée pour les écritures contemporaines

Domaine de Bayssan le Haut

34500 Béziers

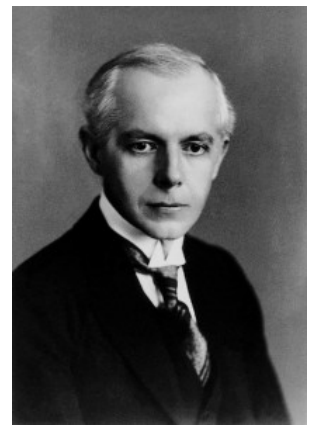
04.67.28.37.32

www.sortieouest.fr

DOSSIER SPÉCIAL : les 6 **Quatuors de Bartok, une odyssée pour cordes (1907-1941)**

Les 6 Quatuors de Bela Bartok. *La période de composition des 6 œuvres couvre un large spectre, accompagnant le compositeur tout au long de son itinéraire stylistique, de 1907 (Quatuor n°1) à janvier 1941 (création **newyorkaise** de 6^e Quatuor).* **Dans le Quatuor n°1, le jeune homme de 27 ans** se révèle très habile alchimiste, recyclant les grands germaniques romantiques, Beethoven et aussi Wagner (Tristan) acclimatés à la révélation qu'il fait alors grâce à Kodaly, de la transparence debussyste. En architecte sûr et inspiré, ayant une vision globale de la forme, Bartok adopte une accélération graduelle du tempo à travers les 3 mouvements (Lento – Allegretto – Allegro vivace).

Le Quatuor n°2 (1918) reçoit l'expérience de l'opéra : *Le Château de Barbe-Bleue*, à laquelle le compositeur d'une invention éclectique associe la musique arabe récemment découverte lors de son séjour en Algérie en 1913 (source orientale et africaine présente dans son ballet *Le Mandarin merveilleux*). Pour finir son Quatuor (Moderato, Allegro, Lento), Bartok adopte un mouvement lent, d'une très grande force suggestive, miroir d'une activité intérieure à la fois irrépressible et mystérieuse. Le lyrisme dans la mouvance du Prince des Bois fusionne aussi avec l'expressionnisme plus direct voire mordant du Mandarin Merveilleux. [**EN LIRE +**](#)





**Compte-rendu, concert.
Strasbourg, Salle Erasme du
Palais de la Musique et des
Congrès, le 17 avril 2017.**

Hector Berlioz : Les Troyens. John Nelson, direction.

Compte-rendu, concert. Strasbourg, Salle Erasme du Palais de la Musique et des Congrès, le 17 avril 2017. Hector Berlioz : Les Troyens. John Nelson, direction. Annoncé comme « l'événement musical de l'année », ces Troyens de Berlioz donnés en version de concert par l'Orchestre philharmonique de Strasbourg en vue d'une édition discographique à paraître chez Warner ont tenu leurs promesses au-delà de toute espérance. Il faut dire que l'institution alsacienne a vu (et fait) les choses en grand en invitant l'américain John Nelson, chef Berlozien émérite, ainsi que la fine fleur du chant francophone en plus de deux stars incontournables de l'art lyrique pour incarner Didon et Enée : **Joyce DiDonato** et **Michael Spyres**.



Reine des trois derniers actes, **la mezzo américaine** incarne sans jamais faillir la dignité tour à tour altière et blessée de Didon. Port de souveraine, diction parfaite, chant magnifiquement mené de bout en bout, elle subjugué l'auditoire et toutes ses interventions atteignent la plus irréaliste beauté. De son côté, **Michael Spyres** offre un chant plein de fougue et d'éclat, malgré son timbre clair, à la fois lyrique et léger, ce qui nous change (agréablement) des ténors wagnériens auxquels on attribue généralement (à tort) le rôle d'Enée. Après un air d'entrée empli d'une énergie abrupte, il convainc plus encore dans le duo d'amour du IV « *Nuit d'ivresse et d'extase infinie* », délivré en voix mixte. Dans le rôle de Cassandre, le contralto québécois **Marie-Nicole Lemieux** offre un portrait saisissant de son personnage, qu'elle aborde avec une énergie qui emporte tout sur son passage, notamment dans ses imprécations à la fin du II «

Thessaliennnes ! ». La mezzo polonaise **Hanna Lipp** se montre touchante en Anna, avec un beau timbre assez corsé, tandis que **Stéphane Degout** est le Chorèbe le plus élégant que l'on puisse imaginer. Quant à **Marianne Crebassa**, elle s'impose d'emblée comme un Ascagne de référence. On se régale par ailleurs de la justesse avec laquelle les rôles de moindre importance ont été distribués : la grandeur de Narbal, portée par la voix tonitruante et majestueuse de **Nicolas Courjal**, la solennité du Spectre d'Hector, campée depuis les coulisses par **Jean Teitgen** (également imposant Mercure), la splendide apparition d'Iopas, dont l'air « *Ô blonde Cérès* » s'orne d'un contre-Mi subtil lancé par le fringant **Cyrille Dubois**, ou encore la mélancolie de l'Hylas d'un **Stanislas de Barbeyrac** en grande forme. Mais tous seraient à citer tant chaque rôle a été distribué avec un soin parfait.

Excellente, également, la direction du maestro **John Nelson**, en pleine possession de ses moyens, modelant dans le marbre une palpitante masse chorale (les Chœurs réunis du philharmonique de Strasbourg, de l'Opéra national du Rhin et de la Badischer Staatsoper), et régnant sur un **Orchestre philharmonique de Strasbourg** qui sonne ce soir comme un océan instrumental, passant de la fraîcheur aux feux grégeois. Telles furent donc ces pérégrinations troyennes : une ivresse de musique, une fête de timbres et de voix portés jusqu'à l'incandescence. Alors vivement l'enregistrement pour revivre ce concert historique !

Compte-rendu, concert. Strasbourg, Salle Erasme du Palais de la Musique et des Congrès, le 17 avril 2017. Hector Berlioz : Les Troyens. Par ordre d'entrée sur scène, Un soldat et un capitaine grec : Richard Rittelmann, Cassandre : Marie-Nicole Lemieux, Chorèbe : Stéphane Degout, Enée : Michael Spyres, Ascagne : Marianne Crebassa, Panthée : Philippe Sly, Hylas : Stanislas de Barbeyrac, Priam : Bertrand Grunenwald, Hécube : Agnieszka Sławińska, Ombre d'Hector et Mercure : Jean Teitgen, Didon : Joyce Di Donato, Anna : Hanna Hipp, Iopas : Cyrille Dubois, Narbal : Nicolas Courjal, Sentinelle I : Jérôme Varnier, Sentinelle II : Frédéric Caton. Chœur de l'Opéra national du Rhin (direction du chœur : Sandrine Abello), Badischer Staatsopernchor (chef du chœur : Ulrich Wagner), Chœur philharmonique de Strasbourg (chef du chœur : Catherine Bolzinger). Orchestre philharmonique de Strasbourg. John Nelson (direction musicale)

**CD, compte-rendu critique.
STRADELLA : SANTA PELAGIA
(Andrea De Carlo – 2016, 1 cd**

ARCANA)



CD, compte-rendu critique.
STRADELLA : SANTA PELAGIA (Mare Nostrum, Andrea De Carlo, direction – sept 2016, 1 cd ARCA NA). Le soprano âpre, mordant, très articulé de **Roberta Mameli**, diamant incandescent aux aigus précis, saillants, - restitue cette présence charnelle de la langue italienne, où jaillit le relief

dramatique aussi porteur de sens et de passions exacerbées dans les récitatifs et dans les airs. Ce chant expressif et fin à la fois habite avec intelligence le portrait spirituel de la sainte, courtisane devenue repentie puis ermite. Sans ouverture, sans « lever de rideau » symbolique, l'auditeur plonge directement dans ce drame linguistique dont le nerf et l'acuité des situations psychologiques sont immédiatement exprimés, grâce à une distribution bien choisie : **ces chanteurs sont des diseurs, soucieux du verbe incarné**. Et les instrumentistes de **Mare Nostrum**, comme dans leurs précédents enregistrements dédiés à tout un cycle monographique sur l'oeuvre sacré dramatique de Stradella, affirment une compréhension des enjeux de chaque séquence de la vie de Sainte Pélagie (d'Antioche). La Sainte a marqué l'histoire religieuse italienne à la fin du XVI^e quand les *Pélagiens* mené par le laïc Filippo Casolo, tentèrent de développer leur propre croyance et sensibilité religieuse depuis Milan (Oratoire de Sainte-Pelagie), essaïmant dans toute la Lombardie et jusqu'en Vénétie : tel retentissement fut bientôt violemment réprimé par l'Inquisition romaine. Depuis, la nom de Pélagie fut bannie, et taboo même en raison de cet épisode hautement hérétique.

Avant la Thaïs portraiturée au XIX^e par Massenet, la Pélagie

d'Antioch, traitée musicalement par le génial Stradella, vit la même métamorphose spirituelle : courtisane, danseuse et prostituée d'Antioche, Pélagie se convertit au christianisme après avoir été saisie par un sermon de l'évêque Nonnus d'Édesse (ici, incarné par le ténor) : Pélagie se convertit et fut baptisée. Et la pêcheresse rejoint Jerusalem pour vivre en ermite dans une prison sur le Mont des Oliviers : plaisirs, délices sensuels puis ascétisme salvateur... Autant dire que la partition et les courts arias exigent expressivité, articulation, dramatisme de braise, en particulier pour incarner la Sainte, abandonnée à l'ivresse spirituelle, soit une palette inouïe de nuances et accents que **Roberta Mameli** affirme et cisèle avec un talent irrésistible : belle prouesse entre naturel, flexibilité, extase vocale.

La partition de l'oratorio de Stradella (connue par une copie d'époque conservée à la Bibliothèque Estense de Modène) est datée avant 1677, soit avant sa fuite de Rome pour Venise. Comme dans son oratorio Sainte Edith pour le prince romain Leio Orsini, Santa Pelagia convoque deux protagonistes Pelagie et Nonnus, et deux allégories abstraites (Religion et Monde). Ici, la Sainte est tiraillée entre Bien et Mal, d'autant que face aux tentations du monde sensuel et terrestre, les admonestations de la Religion (contralto) sont virulentes. Telle ma Madeleine, exténuée mais lumineuse par sa constance mystique, Pélagie rayonne par son embrasement croissant, malgré le tiraillement dont elle est la proie gémissante. Lelio Orsini, puissant très croyant aimait se délecter de partitions éclairant l'intensité d'un texte moralisateur où brille in fine, la vertu morale de l'héroïne ou du héros. Il est probable qu'Orsini, comme c'est le cas des oratorios stradelliens connus (Esther, Sainte Edith déjà citée, Saint Jean Chrysostome), ait écrit le livret de Sainte Pélagie. Sa réalisation évoque une audience restreinte, de lettrés et amateurs éclairés, dans un cercle de connaisseurs. L'oratorio ici brille par sa diversité et le nombre d'airs plutôt courts, où se font rares les sections à plusieurs (un seul duo, et un chœur des « Mondains » à quatre) ; le drame reste

introspectif, comme un huit clos qui enserre peu à peu et tenaille l'esprit en souffrance de la courtisane qui doute, mais grâce à l'aide de Nonnus l'évêque, trouve la voie médiane et consolatrice, celle de l'amour en Dieu, en véritable âme sauvée, spiritualisée. Le soin apporté au texte, à son articulation, le relief millimétré et pourtant naturel des recitatifs en italien s'avèrent jubilatoires. On aimerait connaître de même tempéraments pour le Baroque français : les vrais chanteurs réellement intelligibles actuellement pour Rameau, Charpentier, Lully sont bien rares. Ici, en étroite complicité et action avec des instrumentistes virtuoses et habités, l'engagement des interprètes fait toute la valeur et le haut intérêt de cet enregistrement en tout point convaincant, à intégrer au sein de l'intégrale en cours des oratorios de Stradella, portée, inspirée par l'excellent chef et musicologue **Andrea De Carlo**.



CD, compte-rendu critique. ALESSANDRO STRADELLA (1639-1682) – The Stradella Project volume 4 : SANTA PELAGIA (Rome, avant 1677) (Mare Nostrum, Andrea De Carlo, direction – sept 2016, 1 cd ARCANA). Roberto Mameli, Pelagia – Raffaele Pe (Religione) – Luca Cervoni (Nonno / Nennus) – Sergio Foresti (Mondo). Ensemble Mare Nostrum. Andrea De Carlo, direction. Enregistrement réalisé à Nepi, 11-14 septembre 2016 – 1 cd Arcana A 431. CLIC de CLASSIQUENEWS

LIRE aussi nos critiques et comptes rendus développés des oratorios de Stradella précédemment enregistrés par Andrea De Carlo : La Forza delle stelle, San Giovanni Crisostomo, Santa Edita.